

Nouvelles

Boucher de Perthes



Gloubik éditions

2013

Isaphir

Lorsque le père de toute chose permit, pour la punition des êtres, que les êtres l'oubliassent, mille mauvaises créatures, mille fausses divinités, esprits de ténèbres, s'efforcèrent d'usurper sa place, et Saturne, celui même qui dévorait ses enfants, se para du manteau du maître. Le chaos qui l'engloutit prouva qu'il n'était rien ; mais son fils Jupiter, échappé à son appétit et placé sur son trône par les gens d'affaires, car il y en a partout, s'imagina sur leur attestation qu'il était le véritable créateur.

Assis sur une nuée, il considérait un jour l'univers, bien persuadé que c'était son ouvrage, lorsqu'il découvrit une petite planète qui jamais ne s'était offerte à ses regards. « Messieurs, dit-il en se tournant vers les seigneurs de sa cour, quel est ce point qui tourne là bas ? » Chacun le chercha, très peu le virent, tout le monde dit qu'il le voyait, mais personne ne sut ce que c'était. « Ma foi, continua le grand Jupiter, je suis partout,

je vois tout, et je sais tout, comme nul n'ignore, mais je vous avoue que je ne me doute pas de ce que cela peut être. Quelqu'un de vous s'est-il amusé à cette ébauche ? » Chacun répondit non. Alors, brûlant de curiosité, il fit appeler Isaphir.

C'était un Génie qui professait la physique et l'histoire naturelle. Sur quelque tour de passe-passe de feu Saturne, il avait cru en lui, ou fait semblant d'y croire, et comme le nouveau maître lui payait exactement sa pension, il enseignait que c'était le vrai. D'ailleurs très honnête pour le temps, il intriguait peu et ne paraissait à la cour ou chez les ministres que lorsqu'il y avait quelque chose à demander ou à recevoir. Dès qu'il apprit que le roi l'envoyait chercher, il se fit raser et poudrer, car il était ordinairement fort négligé en sa qualité de savant.

Du plus loin que Jupiter l'entendit, il lui cria : « Isaphir, qu'aperçoit-on là-bas ? » Le Génie regarda et ne distingua rien. Enfin Jupiter lui ayant prêté un de ses regards, il vit tout comme vous et moi la planète en question.

Il l'eut à peine considérée pendant un siècle ou deux, dans le pays de l'éternité un siècle ou deux ne sont qu'un instant, qu'il reconnut ce dont il s'agissait ; mais ne voulant pas avouer son ignorance sur l'origine de l'objet, ni risquer de se faire rappeler à l'ordre par la majorité en contrariant le système du jour, il mit à profit un petit incident qui lui revint en mémoire fort à propos. « Vous souvient-il, seigneur, lorsque vous eûtes créé le Soleil et tous les astres qui l'environnent, il y aura de cela 3000 ans à la Saint-Jean prochain, vous souvenez-vous, dis-je, qu'après avoir employé toute la matière, il vous resta un peu d'écume dont vous fîtes, sauf votre respect, une boulette que vous me jetâtes au nez. » Jupiter ne s'en souvenait nullement ; mais sa suite l'ayant assuré que cela était ainsi, il s'écria tout émerveillé : « Quoi ! Ce peu d'écume n'a pas encore été anéanti ! — Non, répliqua Isaphir, il a même un nom et s'appelle la Terre. — Voilà qui est étonnant, dit le maître ; et toute la cour répéta : voilà qui est étonnant !

« Je vous dirai de plus, ajouta le génie, que la Terre est habitée. Et le grand Jupiter de s'écrier : Pas possible !

— Si fait, continua Isaphir, elle l'est par des animaux fort imparfaits sans doute, mais enfin elle est habitée. » Chacun Fut bien surpris, surtout le patron qui témoigna le désir d'aller s'en assurer. « Que votre grandeur ne se dérange pas, poursuivit le génie, je vais lui apporter ce petit globe, certes le fardeau n'est pas lourd. — Demeurez, dit Jupiter, j'irai moi-même. »

Chacun sourit intérieurement de l'importance que le maître mettait à ce grain de poussière ; néanmoins personne n'en fit rien paraître et l'on approuva beaucoup son dessein ; tous voulaient être de la partie ; mais, considérant la petitesse infinie de la Terre et craignant que quelque esprit maladroit ne l'écrasât en marchant dessus, Jupiter n'emmena avec lui qu'Isaphir et Briarée, son valet de chambre.

Arrivés près de notre globe, ils se trouvèrent au dessus d'une plaine où était un grand nombre d'animaux de toute espèce. Nos voyageurs, après s'être amusés quelque temps à les regarder, allaient regagner l'empirée, lorsqu'Isaphir fit remarquer au maître une production

d'une couleur blanche ou noire, qui, au lieu de marcher à quatre pattes comme les autres, se tenait gravement sur les deux pieds de derrière.

À cette vue, le grand Jupiter partit d'un éclat de rire si furieux, que notre petite planète en tourna six ou sept fois de suite sur son axe, et ses ris redoublèrent lorsqu'Isaphir lui dit que cet atome se croyait le roi de l'univers. Le patron trouva la plaisanterie excellente, mais il n'y crut pas ; Briarée ajouta qu'il l'avait entendu assurer, mais qu'il n'y croyait pas davantage.

« Seigneur, s'écria Isaphir, j'ai des choses bien plus étonnantes à vous raconter sur ces animalcules, dont j'ai fait autrefois une étude particulière pour la suite de mon grand ouvrage sur les animaux microscopiques. D'abord ils prétendent vous connaître, mais ils se font de vous une idée ridicule et extravagante. Ils vous adorent tantôt sous la forme d'un vieillard avec une barbe grise et une robe bleue, comme si vous pouviez vieillir ou si vous aviez besoin d'un tailleur ; tantôt sous celle d'un végétal ou d'une bête, ce qui ne les empêche pas de manger les bêtes

et les légumes ; mais tout est contradiction chez ces gens-là. Par exemple, ils disent que vous êtes la source de tout ordre et de toute sagesse, et-ils vous attribuent une foule d'actions barbares ou insensées, et lorsqu'ils veulent s'égorger, ils manquent rarement de vous appeler à leur aide.

« La grandeur de leur orgueil est égale à la petitesse de leur corps. Ils croient que vous ne vous occupez que d'eux seuls, et que vous avez créé le ciel, l'air, le Soleil, tous les astres et tous les êtres, pour leur usage et leur plaisir ; c'est absolument comme si les éléphants avaient été faits pour les mouches ; enfin ils disent que vous les portez dans votre sein. » À Ces mots, le roi des dieux y jeta involontairement un regard, et puis se gratta. Isaphir s'arrêta par respect, et poursuivit ensuite :

« Sans avoir été aussi généreux à leur égard, vous avez cependant fait beaucoup pour une si pauvre espèce, puisque vous leur avez donné une âme immortelle et le sentiment de la divinité. Mais au lieu de jouir paisiblement de vos bienfaits, vous ne devineriez pas à

quoi ils s'occupent depuis des milliers d'années : ils babillent, disputent et se tuent pour définir votre essence et expliquer vos qualités ; et l'on sait comme ils y réussissent. Le ciel, la lumière, l'univers entier, l'organisation des êtres, leur propre existence, tout ce qui les entoure, leur prouve que vous êtes grand, juste et bon ; et ils vous font petit, tracassier et ergoteur comme un procureur normand. — Comment ! dit le grand Jupiter irrité, je vais exterminer ces misérables animaux, pour leur apprendre à imaginer de semblables impertinences. — Laissez-les, seigneur, dit Isaphir, ils ne valent pas la peine que vous vous donneriez à les écraser, et puis ils vivent si peu sous cette forme, que depuis que nous sommes ici, cinq ou six générations ont déjà passé. » — Le maître s'apaisa et il fit signe à Isaphir de continuer.

« Il y a quelques uns de ces êtres, ceux que vous voyez ici avec des turbans et des moustaches, qui se sont imaginé que tous les autres leur appartenaient en propre, et qu'ils pouvaient les dépouiller, les vendre, les battre, les tuer à leur gré et bon plaisir ; et, ce qui n'est pas le moins curieux, c'est qu'ils sont parvenus à le leur

persuader aussi ; de façon que sans autre droit, titre et garantie que la crédulité, ils sont devenus propriétaires d'une bonne partie de la race humaine.

« D'autres, plus ambitieux encore sous les qualifications de docteur, d'iman, de lama, de sage ou de philosophe, ont dit qu'ils vous remplaçaient sur la Terre. — Me remplacer sur la Terre ! Oh ! Oh ! Je vois, ainsi que vous me l'annoncez, que ces atomes ne sont pas modestes. Ceux qui se sont chargés de mon rôle, sont du moins les meilleurs de tous ? — Pas toujours, dit Isaphir ; et s'il en est de véritablement sages, pieux, et qui par leur exemple et leurs discours soutiennent la vraie religion, il en est d'autres qui, d'après leurs paroles et leurs actions, semblent envoyés pour la détruire. Vous avez mis dans le cœur de tous les êtres pensants le désir de s'élever vers vous par le savoir et la raison ; eux au contraire veulent y parvenir par l'ignorance et la folie : au lieu de travailler au bien de leur semblable, ils font de continuels efforts pour le priver de ce que vous lui avez donné ; ils disent qu'il a des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une bouche pour ne pas parler ; en un mot, ils

voudraient défaire tout ce que vous avez fait. À la place des vérités simples et grandes qui frappent tous les regards, ils ont mis des fables absurdes, incroyables, contraires aux lois de l'univers et aux règles du bon sens, et ils traitent de chiens et d'infidèles ceux qui prétendent que vous ne leur avez pas donné la raison pour croire des sottises.

« En vain l'expérience des siècles prouve que l'être n'est vicieux que parce qu'il est ignorant ; ils ne veulent pas qu'il cesse de l'être, et dès sa naissance ils lui inculquent le mensonge, source de tout mal ; aussi voyez à combien d'extravagances se livrent ces malheureux animaux : ceux-ci sacrifient leurs semblables sur vos autels, ceux-là s'y sacrifient eux-mêmes ; les uns pensent qu'en tournant et dansant, ils obtiennent de vous tout ce qu'ils désirent ; d'autres s'imaginent qu'honorer les vaches, étouffer leurs parents, et boire de l'eau de rivière, sont des choses qui vous sont extrêmement agréables. - Oh, les plaisants insectes ! S'écria le grand Jupiter ; qu'ils boivent ou ne boivent pas, qu'est-ce que cela me fait ? Et quel rapport cela a-t-il avec le bien ou le mal, la justice et

la vertu ? Quant à tuer les autres et se tuer eux-mêmes, ce sont des crimes contre le bon sens et la nature. — Sans doute, dit Isaphir. » Et Après avoir attendu un instant, il poursuivit :

« Vous êtes le principe de tout bien, ils ont inventé le principe de tout mal, et au lieu de voir que le mal est la conséquence de la liberté que vous avez accordée à l'être ; que si le mal était impossible le bien le serait également et que l'homme ne serait qu'une machine indigne de vous et de l'immortalité, ils donnent à ce principe contraire une puissance égale, si ce n'est supérieure, à la vôtre. N'ont-ils pas été jusqu'à l'individualiser, et sous les formes les plus grotesques, les noms les plus bizarres, le mettre aux prises avec vous ; c'est ainsi que Moloch, Arimane, Mammon, Nicken, Maboia-Sova, Gourou, Eblis, Hela, Jangu-Mon, Taïvuddu, Matchi-Manitou, Mubo-Julbbo, Tchernohog, Zeomebuch, avec leurs doubles têtes, leurs triples bras, leurs becs d'épervier, leurs pieds de bouc, leurs cornes de bœuf et leur queue de singe, vous font une guerre à outrance et ruinent, selon eux, la meilleure partie de votre

ouvrage. »

À l'idée de ces monstres, ses rivaux en force et en souveraineté, le grand Jupiter eut une envie de rire encore plus furieuse que la première, mais il se contint, en raison de la gravité de son état. Isaphir, le voyant si bien disposé à l'écouter, et d'ailleurs naturellement bavard comme tous les docteurs, ajouta ; « Il résulte de ces ténébreuses conceptions, que les hommes, par la crainte qu'elles leur inspirent, vous ont presque totalement oublié, et que, redoutant bien plus le mauvais principe qu'ils n'aiment le bon, ils élèvent dans les trois quarts de leur petit globe des autels à l'idole du mal, et sacrifient au vice et à l'absurde. — Voilà une sotte race, et bien du galimatias, dit le grand Jupiter ! »

Dans ce moment il aperçut deux grandes troupes d'animalcules armées d'instruments de toute espèce, et qui, se précipitant l'une sur l'autre, commencèrent à s'entre-déchirer avec une rage infernale. « Demandez-leur, dit-il à Isaphir, quel est le sujet de leur haine. — Ils l'ignorent, reprit le génie. — Comment, ils l'ignorent ! —

Oui, Seigneur ; ils se battent, parce que ce petit avorton, assis derrière, bien à l'abri, ne veut pas ôter son chapeau à cet autre pygmée, qui dort à trois cents lieues de là, au fond de son alcôve. »

Cependant cinquante mille hommes étaient étendus sur le champ de bataille ; les vainqueurs déshabillaient les vaincus, et leurs cadavres nus étaient étendus dans la plaine. — « Est-il rien de plus cruel et de plus insensé que cette engeance ? Dit Jupiter : il y a certainement quelque chose de dérangé dans leur organisation. » En parlant ainsi, il en prit un millier ou deux, qu'il mit sous le microscope qu'Isaphir portait toujours avec lui ; et les ayant regardés avec attention, il dit : « Quel bizarre assemblage ! Comment des animaux ainsi conformés, ainsi exposés à tous les éléments, peuvent-ils vivre, même un jour ? Voyez, au lieu d'être couverts de poils, de plumes ou d'écailles comme tous les autres, ils sont nus et dépouillés, ce qui les rend hideux et ridicules. — Que dites-vous, Seigneur ! S'écria Isaphir ; ils prétendent qu'ils vous ressemblent de point en point. » À ces mots, Jupiter ne se contenta plus, et il allait faire quelque sottise,

si Briarée et le grave Isaphir ne fussent parvenus à le calmer.

Ils continuèrent quelque temps à s'entretenir, et dirent bien d'autres choses, que je n'ose répéter, de crainte d'humilier beaucoup d'honnêtes gens ; enfin, ils remontèrent au ciel, et Jupiter, au milieu de sa cour, se replaça sur son nuage. Il y serait peut-être encore, si un rayon céleste n'eût pénétré la vapeur qui se fondit subitement, et le fils de Saturne roula dans l'abîme avec tous les fantômes qui l'entouraient.

Dieu alors, le vrai dieu, celui qui a fait la lumière, celui dont les paroles ne passeront pas, touché de pitié pour l'homme, son ouvrage, jeta sur lui un regard bienveillant, et dit : « Faible créature ! Pourquoi t'arrêtes-tu ? Je t'ai donné la raison et l'immensité, marche et crois. »

